

Laurens, Jean Paul
Jean-Paul Laurens

Peintres d'aujourd'hui

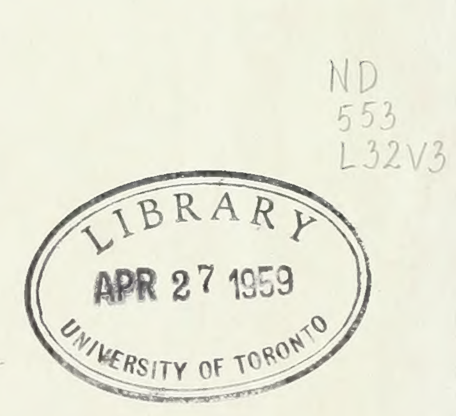
JEAN-PAUL LAURENS

SA VIE — SON ŒUVRE

NOMBREUSES REPRODUCTIONS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION & DE PUBLICATIONS
LIBRAIRIE FELIX JUVEN
PARIS — 13, Rue de l'Odéon, 13 — PARIS

JEAN-PAUL LAURENS





Phot. J.-E. Bulloz

JEAN-PAUL LAURENS

PAR SON FILS, PAUL-ALBERT LAURENS *(Musée du Luxembourg)*



LE TRIOMPHE DE COLBERT *(Tapisserie des Gobelins)*

Jean-Paul Laurens

JEAN-PAUL LAURENS est né le 30 mars 1838, à Fourquevaux (Haute-Garonne), menue bourgade située sur la route de Toulouse à Villefranche-de-Lauraguais, à la fourche de deux vallons — d'où ce nom de Fourquevaux. Le père Laurens y fabriquait des charrues ; en outre, aidé de son fils aîné, il faisait valoir un bien qui lui venait de famille.

Dans ce pays producteur de grains, oasis de verdure perdue au milieu des prairies du Lauraguais, la vie était quiète, encore qu'un peu parcimonieuse. La maison des Laurens connaissait même le bonheur : mais un jour ce bonheur s'envola avec l'âme de la mère.

Le petit Jean-Paul était alors bien jeune.

Tandis que son père et son frère s'acharnaient davantage sur la besogne qui les faisait vivre, lui, libre écolier, trop rêveur déjà pour être réellement studieux, courait les champs, battait les buissons.

C'est dire qu'il poussait sans apprendre grand'chose. Il en savait tout de

même assez pour lire dans le *Livre d'heures romaines* qu'il avait cueilli aux mains de sa mère mourante, et s'intéresser à une estampe gravée dans le texte pour la maison Barbou, de Limoges, par un nommé Jacques Berniquet, d'après une pompeuse *Nativité,* de Carle Vanloo.

De plus, entre deux lectures, il contemplait avec des yeux charmés le paysage natal aux amples lignes, aux masses harmonieuses dont, quarante ans plus tard, il établira la synthèse dans cette page de paix et de triomphe : *Le Lauraguais.*

Ainsi, presque à son insu, un désir grandissait en lui qu'il réalisait parfois sur une des pages de son cahier d'écolier, en copiant cette même *Nativité,* de Carle Vanloo, pour le plus grand émerveillement de son frère aîné. Même, pendant ses écoles buissonnières, comme il lui était arrivé de se rencontrer avec un berger nommé Lanthéric, connu pour sculpter dans le bois des têtes d'hommes et d'animaux, il avait, lui, taillé le profil d'un bouc dans un morceau de buis.

Phot. Vizzavona

PIETRO

Il avait treize ans quand un peintre décorateur qui courait le pays de Languedoc juché sur un chariot attelé d'un mulet, vint à Fourquevaux pour restaurer les peintures de l'église paroissiale.

A son allure romantique qu'égayait un fort zézaiement italien, cet homme joignait un nom redoutablement sonore : Buccaferrata ; de plus, il se prénommait Antonio. Les deux escogriffes qui l'accompagnaient, et qui lui servaient d'apprentis s'appelaient plus modestement Giovanni, dit le Roux, Filippo, dit le Noir.

Seul de tout le pays, Jean-Paul fut admis dans l'intimité des *peintres italiens,* ainsi que les avait qualifiés M. le Curé, devant tout Fourquevaux rassemblé.

Buccaferrata peignait une *Cène* d'après le célèbre tableau de Vinci, et il faut bien dire que la libre interprétation du barbouilleur nomade émerveilla l'enfant et lui ouvrit des horizons nouveaux.

Le peintre italien n'était pourtant pas fort : il avait bien fréquenté l'*Ecole des Arts,* de Toulouse, mais comme modèle.

Pourtant, il offrit à Jean-Paul de le prendre comme apprenti-élève.

Et le père Laurens ayant accepté, le futur artiste quitta Fourquevaux avec son nouveau maître.

Et au trot d'un mulet qui répondait au nom symbolique de *Misère,* Jean-Paul Laurens, ravi, fit son entrée dans la carrière artistique.

Toulouse était en quelque sorte le port d'attache de la tribu Buccaferrata.

Elle possédait, vers l'extrémité de la Grande Allée, au lieu dit La Busca, proche le Grand Rond, un enclos que gardaient les nommés Taddéo et Nina, modèles à l'Ecole des Arts, et qui avaient appris à Antonio le peu qu'ils savaient de dessin et de peinture.

Cette fois, l'escale des voyageurs devait être courte. En effet, on parla de suite d'une *Mort de Sainte-Anne* que réclamait M. le Curé de Sainte-Anne-du-Salat, dans le département de l'Ariège.



Phot. Vizzanova

LA MUSIQUE

Si bien que Jean-Paul eut à peine le temps d'aller embrasser son oncle Benoit qui, sur les allées Saint-Etienne, faisait métier de typographe.

Le brave homme ne cacha pas sa joie en apprenant qu'un artiste allait peut-être sortir sa famille de l'obscurité ; il fit un accueil enthousiaste à son neveu et à Buccaferrata, surtout que ce jour-là, il recevait à dîner son ami, M. Denis, ancien élève d'Ingres, présentement professeur à l'Ecole des Arts de Toulouse.

Quelques jours après, Buccaferrata et son trio d'apprentis arrivaient à Sainte-Anne-du-Salat.

Ils s'arrêtèrent chez Gaspart Hortet, dit le Volailler, aubergiste à l'enseigne du *Coq d'Or*.

Ce n'était pas la première fois que les peintres nomades venaient à Sainte-Anne, aussi entrèrent-ils en familiers dans la cour de l'auberge.

Ils hélèrent Gaspard ; celui-ci, se rendant à leur appel, leur offrit un visage désolé, tout larmoyant.

Et à cela il y avait une raison : sa femme, qui l'aidait tant dans son commerce de volailles, tout en menant la maison à la baguette, l'Hortette, comme on l'appelait, venait de mourir, après trois jours de maladie, pour avoir bu un verre d'eau glacée, étant en sueur.

Tout de même, comme la vie est la vie et le commerce le commerce, on tua une oie que l'on mit à la broche, et les voyageurs, restaurés, purent aller se coucher dans une chambre voisine de celle où reposait la morte.

Jean-Paul dormit mal cette nuit-là... puis pour avoir, pendant un de ses réveils, entendu Justine, la domestique, parler de la défunte avec



Phot. Braun, Clément et Cie

LE PAPE ET L'INQUISITEUR. — TORQUEMADA & SIXTE IV



Phot. Braun, Clément et Cie

LE PAPE & L'EMPEREUR. — PIE VII & NAPOLÉON *(Musée de Bordeaux)*

Buccaferrata, il se sentait envahi par un sentiment indéfinissable : la mort si proche posait sur sa jeune sensibilité une main de glace.

Effrayé, il s'était levé et, blotti contre son maître, avait contemplé le paysage nocturne ; puis Buccaferrata l'ayant laissé pour aller dans la chambre mortuaire apaiser une discussion d'amour qui mettait aux prises les gardiens de la morte, Justine et Prosper, le valet de ferme, il s'était cramponné à la tête de son lit, épouvanté par une bande de lumière qui venait mourir à sa porte, et qu'animaient de grandes ombres mouvantes.

Soudain, dans la nuit, la voix de Buccaferrata le tira de son angoisse.

— Petit... viens vite...

Jean-Paul, devenu un automate, obéit; il traversa un corridor, entra dans une pièce, et, brusquement, se trouva devant l'Hortette morte.

Il recula, mais Buccaferrata lui mit un cierge au poing et l'obligea à se tenir immobile au chevet funèbre, cependant que, gémissant sur son absence de talent, il tentait de fixer sur le papier la beauté d'au delà et le sentiment d'inoubliable sérénité répandu sur le visage de la pauvre femme.



L'ESCHOLIER

Ce fut la première leçon que Jean-Paul reçut de l'Italien, et ce devait être la dernière.

Pendant deux ans, Laurens parcourut avec les trois complices le Languedoc, broyant les couleurs, montant des fardeaux, lavant les godets, recurant les chaudrons ; il vit ainsi Narbonne, Béziers, Tarbes, Saint-Girons ; à Montpellier, il rêva devant *La Chute de Simon le Magicien,* qui lui rendait cher le nom de Sébastien Bourdon.

Il ne pouvait dessiner que la journée faite, et encore le trio sinistre ne lui épargnait-il pas les basses taquineries et les quolibets.

Enfin, un soir, cependant que Buccaferrata barbouillait un *Saint Pierre* dans l'église de Gajean, il s'échappa — c'est bien le mot — des mains de ces gens qui étaient à la veille de devenir ses bourreaux.

Jean-Paul n'avait pas un sou en poche, et pourtant, à travers ce pays inconnu, il allait, désespéré, vers Toulouse, chez son oncle Benoit, d'où il se proposait d'écrire à son père.

Après une halte à Sainte-Anne-du-Salat, où le bon Gaspard Hortet l'avait réconforté pendant deux jours, il arriva enfin devant la maison des allées Saint-Étienne : il y fut reçu fraîchement.

Pourtant, quand il eut montré le dessin — *Le Christ au Tombeau*, d'après Titien qu'il avait exécuté seul, au milieu des rebuffades de la bande Buccaferrata, son oncle revint sur sa première impression.

Il fit mieux : dès le lendemain, il alla demander conseil à son ami Denis. Enfin, trois jours après, Jean-Paul Laurens entrait à l'École des Arts de Toulouse ; il y devenait l'élève de M. Villemsens, et commençait à travailler d'après la bosse.

Par ailleurs, l'oncle Benoit et le père Laurens s'étaient concertés : c'est-à-dire qu'à eux deux, ces braves gens avaient décidé de pousser coûte que coûte le " Petit ", puisqu'il promettait d'avoir du talent et de leur faire honneur.

M. Villemsens était un de ces modestes professeurs de province

qui préparent des élèves dont s'enorgueillissent, plus tard, leurs glorieux confrères de Paris.

Dans le troupeau de gamins qu'il avait charge d'instruire, il eut tôt fait de découvrir en Jean-Paul le sujet de premier ordre. Alors, il s'intéressa davantage à lui ; en dehors de ses heures scolaires, il le fit venir dans son atelier, lui donna ses premières leçons de peinture, et finalement le reçut à son foyer. Mme Villemsens, une Parisienne intelligente et fine, s'intéressa à son tour à l'adolescent qui, sans fortune, par la seule force de sa volonté, prétendait vivre son rêve ; elle démêla ce qui se passait dans son âme, et comme il manquait presque totalement d'instruction, elle se fit son institutrice.

Ainsi Jean-Paul Laurens avait trouvé sa famille intellectuelle, et les deux enfants de la maison, Madeleine et Albert, l'avaient accueilli fraternellement.

C'est dans cette maison qu'il éprouva sa première joie d'artiste ; si la faculté de pénétrer l'avenir était donnée à l'homme, il eût pu lire dans les yeux de la fillette qui, à la table de famille, était assise auprès de lui, comme une promesse de bonheur plus complet et plus définitif.

Par ailleurs, ses progrès furent rapides, mais le rêve d'art qu'il tentait de réaliser ne l'empêchait pas de songer aux réalités de la vie, et elles étaient terribles, ces réalités !

Les sacrifices que s'imposaient son oncle et son père devenaient chaque jour plus lourds à leurs bourses de paysan et d'ouvrier. Jean-Paul commençait à désespérer, quand M. Biscarlet, marchand de couleurs, rue Saint-Rome, lui commanda, pour la somme de vingt francs, une copie de *Job sur le fumier écoutant les reproches de sa femme,* de Crayer.

Enfin, il gagnait sa vie. Moyennant quarante francs par mois, Marianne Parmentier, qui tenait l'auberge du *Cheval Blanc*, rue Ninau, consentit, sur la recommandation du brave Gaspard Hortet, à lui assurer le vivre et le couvert.



Phot. Vizzavona

LA CHRONIQUE

Au *Cheval Blanc,* si on mangeait parfois de l'*estouffet,* sorte de daube au vin rouge, avec de solides rouliers des Corbières et des Pyrénées, on se gavait plus souvent de vache enragée en compagnie de faméliques : belluaires, montreurs de marmottes, chanteurs ambulants, ramoneurs piémontais.

Au début, Jean-Paul prit assez bien la chose : même, renouvelant le geste de Hogarth, dans sa boutique de Cranborne street, et de Callot, sur les routes lorraines, il exerça sa verve naissante aux dépens de ses compagnons, et fit d'eux une série de charges et de croquis d'une aimable fantaisie.

Mais au moment où sa sensibilité commençait à souffrir de promiscuités parfois inquiétantes, sur le rapport de l'Ecole des Arts qui l'avait choisi comme lauréat, Jean-Paul Laurens fut mis à même de partir pour Paris où, pendant trois ans, son pays natal lui assurait la somme de quinze cents francs afin de lui permettre d'arriver, sans trop de soucis, à la gloire.



LES OTAGES

Paris ! Jean-Paul Laurens y arriva pendant l'automne de 1860.

Il entra tout de suite dans l'atelier de Léon Coignet ; il reçut aussi des leçons de Bida.

Il s'installa en plein quatorzième arrondissement, rue de l'Ouest. Là, il trouva une nombreuse et bruyante compagnie de peintres.

Mais le jeune Toulousain, encore qu'enthousiaste, ne se laissa pas séduire par cette vie facile. Il travailla beaucoup, et lut davantage.

Enfin, en 1863, il se disposa à faire son premier envoi au Salon.

1863 ! Dans l'histoire de la peinture moderne, cette date sonne comme un soudain coup de clairon et sent un peu la poudre, car c'est celle du fameux *Salon des Refusés.*

Mais Jean-Paul Laurens, s'il s'intéressait à ce mouvement d'où devait sortir une peinture nouvelle, ne croyait pas devoir soumettre son intelligence et sa sensibilité aux seules lois du métier ou du procédé.

Artiste, il voulait demeurer un homme, et mettre son talent au service de ce qu'il croyait être la vérité.

D'ailleurs, depuis son arrivée à Paris, il n'avait pas passé une semaine sans aller au Louvre. Son enthousiasme de jeune homme et d'artiste était allé aux Espagnols et aux Vénitiens, si riches de couleurs.

D'autre part, la jeunesse studieuse de cette époque, issue de la génération de 1848, s'annonçait comme nettement républicaine.

Jacques Richard, encore au collège, connaissait la célébrité pour avoir, dans un concours, substitué à l'*Eloge du Prince Jérôme* qui venait de mourir, une diatribe poétique où l'oncle de l'empereur était fort malmené :

Vous ne comprenez pas
[que nos veilles muettes,
Ont, de chacun de nous,
[fait un républicain.

Le grand exemple de Caton d'Utique s'imposait à ces graves jeunes hommes qui lisaient *Pierre Patient*, de Léon Cladel, et dès 1860, Jacques Richard, qui devait mourir l'année suivante, à vingt-un an, célébrait la victime de César :

Caton est resté seul
[et tout dort dans Utique,
Le front levé, la main
[sur sa poitrine en feu,
Songeant au grand débris
[de la chose publique,
Caton, grave et pensif,
[regarde le ciel bleu.

Donc, à son tour, Jean-Paul Laurens songea à glorifier le rigide citoyen de la Rome républicaine, et, en 1863, son œuvre lui valut une mention honorable.



Phot. J. Vasse

SAINTE GENEVIÈVE AU SÉPULCRE *(Décoration du Panthéon)*

Mais cette première récompense coïncidant avec le terme de sa pension, la joie du jeune lauréat fut modeste.

Il tenta le concours de Rome, monta en loge, mais n'eut pas le prix.

La vie difficile allait recommencer.

Tout d'abord, Jean-Paul Laurens quitta la rue de l'Ouest pour aller s'installer au sixième étage d'une maison de la rue de Chabrol. Alors, pour vivre, il peignit des faïences, dessina des sujets de vitraux, collabora à des journaux illustrés, aida Louis Duvaux à peindre un grand plafond.



TOULOUSE CONTRE MONTFORT (*Musée du Capitole, Toulouse*)

Puis, pour parfaire son instruction, il lut... Il lut l'Histoire ancienne et moderne, Eschyle, Tacite, traduit par Pankouke, Shakespeare, Corneille, Montesquieu, l'Ancien et le Nouveau Testament.

En 1866, son ami Antonin Mulé conduisit chez lui Ferdinand Fabre, qui devait être son historiographe ému. Alors, Jean-Paul se sent moins seul; ses tableaux ne passent pas inaperçus; Chintreuil, le grave Chintreuil l'encourage; en 1867 son *Souper de Beaucaire* fait sensation.

Mais cet effort presque continu qu'il fournit depuis quinze ans l'a épuisé; il est malade, découragé.

Alors, sur les conseils de Ferdinand Fabre, il va se retremper aux sources toujours vivifiantes du pays natal...

A Fourquevaux, il reprend conscience; et puis, là, comme à Toulouse, il revoit les siens, et l'oncle Benoit, et le professeur Denis, et les Villemsens, ah! surtout les Villemsens!... M. Villemsens, lui, est mort l'année précédente, et sa femme, malade, ne va pas tarder à le suivre. Elle accueille Jean-Paul avec un sourire mélancolique : depuis si longtemps, elle le considère comme son troisième enfant, qu'elle ne peut se soustraire à la tristesse que lui cause cette visite, la dernière avant le voyage final.

Enfin, l'année suivante, en 1869, Jean-Paul épouse Madeleine Villemsens.

Alors sa vie se fixe... Cette même année, le jury récompense d'une troisième médaille son tableau : *Jésus guérissant un démoniaque.*

Il accepte bien la charge de professeur de dessin dans les écoles de la Ville de Paris, puisque son jeune ménage, qu'il a installé rue Taranne, s'est tout de suite augmenté d'une charge nouvelle ; mais son œuvre n'en souffre pas.

La guerre le surprend en plein travail ; il va mettre les siens en sûreté à Toulouse, puis suit les mobiles de la Haute-Garonne aux bords de la Loire. Les désastres lui inspirent quelques pages de véhémente indignation ; enfin, la paix revenue, il ne songe plus qu'à travailler, toujours travailler.



LES TYRANS

Alors il est en pleine maîtrise : la force de son dessin est soutenue par une couleur à la fois savoureuse et réaliste ; sa science du mouvement et de l'agencement est reconnue par tous.

Chaque année il s'affirme un peu plus avec une œuvre de premier ordre. Citons, entre autres : *Jésus chassé de la Synagogue* (1870) ; *Mort du duc d'Enghien ; Le Pape Formose* (1872) ; *L'Excommunication de Robert le Pieux ; L'Interdit* (1875) ; *L'État-major autrichien devant le corps de Marceau* qui, en 1877, lui vaut la grande médaille d'honneur du Salon.

La lecture de Bernard Delicieux, ce moine du XIII[e] siècle qui, avec un courage qu'il a payé de sa liberté, s'est élevé contre l'établissement de l'Inquisition en France, lui inspire de nouveaux tableaux où la sobriété de la ligne accentue le pathétisme des scènes évoquées : *Délivrance des Emmurés de Carcassonne* (1879) ; *Le Pape et l'Inquisiteur* (Sixte IV et Torquemada) ; *Les Murailles du Saint-Office* (1883) ; *Le grand Inqui-*

siteur chez les rois catholiques (Torquemada chez Ferdinand et Isabelle (1886) ; *Les Hommes du Saint-Office* (1889), etc., etc.

L'Histoire, toute l'Histoire maintenant le sollicite : il illustre les *Récits des Temps Mérovingiens,* de A. Thierry, et exécute pour *Faust,* une série de dessins qui sont au Luxembourg.

Puis, le grand décorateur se révèle avec la *Mort de Sainte-Geneviève,* commandé par M. de Chenevières, directeur des Beaux-Arts, pour le Panthéon ; à l'Hôtel-de-Ville, il peint *La Voûte d'acier* (Louis XVI reçoit des mains de Bailly, maire de Paris, la cocarde tricolore) et la *Revendications des Franchises communales ;* l'Odéon lui demande un plafond, et la Salle des Illustres, à Toulouse, s'enorgueillit de trois de ses œuvres maîtresses : *La Muraille, Simon contre Montfort, le Lauraguais.*



ILLUSTRATION POUR « LA CANNE DE JONC », D'ALFRED DE VIGNY

De plus, ses cartons pour les Gobelins se recommandent par l'exactitude de la reconstitution, la vigueur du dessin, la variété du mouvement.

L'œuvre de Jean-Paul Laurens, peintre, dessinateur, illustrateur est considérable ; sa seule analyse eût suffi à remplir le cadre de cette étude que nous avons voulu avant tout biographique.

Première médaille en 1872 ; Médaille d'honneur en 1877 ; Hors concours en 1889 et 1900 ; Chevalier de la Légion d'honneur en

1874, Officier en 1878, Commandeur en 1900 ; Professeur à l'Ecole des Beaux-Arts en 1886, — et quelques-uns de ses élèves sont illustres ; Membre de l'Institut en 1891, Directeur de l'École des Beaux-Arts, de Toulouse, Jean-Paul Laurens a presque épuisé la liste des honneurs que peut ambitionner un artiste de nos jours. Il pourrait se reposer... Et pourtant, cette activité, qui ne s'est pas démentie depuis quinze ans, donne chaque année des fruits d'une saveur toujours renouvelée.

Quant à sa jeunesse laborieuse, Jean-Paul Laurens a la joie de la revivre en comtemplant, pour s'en enorgueillir, les œuvres de son fils

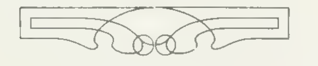


CROQUIS POUR « LES HOMMES DE L'INQUISITION »

aîné, Paul-Albert Laurens, et aussi celles de son cadet Jean-Pierre.

Cette vie d'artiste s'annonçait, à son matin, comme un roman plein d'aventures invraisemblables : voici le soir qui vient, et, très douce, elle se déroule comme un beau poème aux vers amples et harmonieux.

J. VALMY-BAYSSE.





JEAN-PAUL LAURENS

TRAVAILLANT A SON PLAFOND « TOULOUSE CONTRE MONTFORT »

DANS SON ATELIER DU DÉPOT DES MARBRES





CROQUIS D'ÉTUDE   PAGE D'ALBUM



Phot. Braun, Clément et Cie

L'INTERROGATOIRE *(Musée Trétiakoff, Moscou)*



Phot. Vizzavona

LES HOMMES DU SAINT-OFFICE *(Musée du Luxembourg)*



Phot. Braun, Clément et Cie



Cette peinture, qui décore la salle Étienne-Marcel, à l'Hôtel de Ville de Paris, représente le roi Louis XVI reçu, le 17 juillet 1789, au bas de l'escalier de l'Hôtel de Ville. Il est prêt à passer sous les épées croisées de la municipalité parisienne, vieil usage maçonnique, encore en vigueur dans les loges et connu sous le nom de *Voûte d'acier*.



Phot. Vizzavona

L'EXCOMMUNICATION DE ROBERT LE PIEUX *(Musée du Luxembourg)*



Phot. Braun, Clément et Cie

LE GUET-APENS



Phot. Goupil et Cie

FRANÇOIS DE BORGIA DEVANT LE CERCUEIL D'ISABELLE DE PORTUGAL



Phot. Braun, Clément et Cie

L'ARRESTATION DE BROUSSEL *(Hôtel de Ville de Paris)*



SAINT BRUNO REFUSANT LES OFFRANDES DE ROGER, COMTE DE CALABRE (*Musée de la Ville de Paris*)



LA DÉLIVRANCE DES EMMURÉS DE CARCASSONNE (*Musée du Luxembourg*)





C'est au Panthéon, qui fut, dans l'origine, ainsi qu'on sait, une église destinée à la glorification de la patronne de Paris, que figure, dans la travée du milieu, cette admirable fresque due au pinceau de Jean-Paul Laurens. C'est, avec les fresques de Puvis de Chavannes, l'œuvre décorative la plus impressionnante que renferme le monument édifié par Soufflot. :: :: :: :: ::



LUTHER ET SES DISCIPLES



LE PAPE FORMOSE ET ÉTIENNE IV (*Musée de Nantes*)



FAUST — LA VISION



Prêt J. Lassu

FAUST — LE JARDIN



LE DÉSASTRE — TRANCHÉE DE WATERLOO



Phot. Braun, Clément et Cie

LES DERNIERS MOMENTS DE MAXIMILIEN, EMPEREUR DU MEXIQUE (*Musée Trétiakoff, Moscou*).

DÉCORATION POUR LA SALLE ÉTIENNE MARCEL. - HOTEL DE VILLE DE PARIS





Le panneau décoratif de gauche représente un épisode de la révolte des « Maillotins », laquelle se manifesta dans les premières années du règne de Charles VI, en 1381, sous la régence du duc d'Anjou, et fut provoquée par une abusive levée d'impôts. Cette révolte prit son nom de ceci que le peuple de Paris s'arma de maillets dérobés à l'Hôtel de Ville où on les avait réunis en vue d'une attaque des Anglais. — Le panneau de droite représente le même roi Charles VI octroyant leur première charte aux Parisiens :: :: :: :: :: :: :: :: :: :



DÉCORATION POUR L'HOTEL DE VILLE DE PARIS



Phot. J. V[illegible]



ÉTIENNE MARCEL

PRÉVOT DES MARCHANDS, SAUVE LA VIE DU RÉGENT



LISTE DES GRAVURES

LA VOÛTE D'ACIER

L'EXCOMMUNICATION DE ROBERT LE PIEUX

LE GUET-APENS

FRANÇOIS DE BORGIA DEVANT LE CERCUEIL D'ISABELLE DE PORTUGAL

L'ARRESTATION DE BROUSSEL

SAINT BRUNO REFUSANT LES OFFRANDES DE ROGER, COMTE DE CALABRE

LA DÉLIVRANCE DES EMMURÉS DE CARCASSONNE

LA MORT DE SAINTE GENEVIÈVE

LUTHER ET SES DISCIPLES

LE PAPE FORMOSE ET ÉTIENNE IV

FAUST — LA VISION

FAUST — LE JARDIN

LE DÉSASTRE — TRANCHÉE DE WATERLOO

LES DERNIERS MOMENTS DE MAXIMILIEN, EMPEREUR DU MEXIQUE

RÉVOLTE DES MAILLOTINS

LOUIS VI OCTROIE AUX PARISIENS LEUR PREMIÈRE CHARTE

ÉTIENNE MARCEL, PRÉVÔT DES MARCHANDS, SAUVE LA VIE DU RÉGENT

CLICHÉS DE LA MAISON
BERTIN & Cie

IMPRIMERIE
LECOQ, MATHOREL & CH. BERNARD

PEINTRES D'AUJOURD'HUI

MONOGRAPHIES ILLUSTRÉES DES ARTISTES VIVANTS

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Il existe de nombreuses histoires de la Peinture. Il n'existe pas de monographies importantes, consacrées chacune à la vie et à l'œuvre d'un seul peintre. Les *Peintres d'Aujourd'hui* viennent combler cette lacune. Chaque fascicule comporte 40 pages et contient, en outre d'une étude documentée sur l'artiste, la reproduction de trente ou quarante des œuvres les plus remarquables ou les plus caractéristiques de celui-ci. Voici la liste de quelques-uns des noms qui figureront dans cette collection :

ROLL	CHARLES COTTET	L.-O. MERSON
J.-P. LAURENS	H. CARO-DELVAILLE	E. DETAILLE
LUCIEN SIMON	HENRI MARTIN	H. GERVEX
ETCHEVERRY	JOSEPH BAIL	CORMON
G. ROCHEGROSSE	G. LA TOUCHE	FR. FLAMENG
J. BLANCHE	A. BESNARD	PAUL CHABAS
JULES LEFEBVRE	T. ROBERT-FLEURY	LÉON BONNAT, etc.

Prix du fascicule : Pour la France, la Belgique et la Suisse, 1 franc. — Pour les autres pays : 1 fr. 25

Prix de faveur pour les souscripteurs aux douze premiers fascicules :
France, Belgique, Suisse, 10 francs au lieu de 12 francs. — Autres pays, 13 francs au lieu de 15 francs

Adresser les souscriptions en mandat ou timbres-poste à M. l'Administrateur de la Librairie Félix JUVEN, 13, rue de l'Odéon, Paris

IMP. LECOQ, MATHOREL & CH. BERNARD, 16, RUE SAULNIER, PARIS